

Casanova fut-il un médecin manqué ?

par le Pr Alain BOUCHET (Lyon) **

Il n'est pas toujours facile, dans le fatras des anecdotes et le méli-mélo des personnages, d'identifier les épisodes médicaux pourtant fort nombreux que contiennent les *Mémoires* de Casanova. Mais au fil des pages, toutes les rubriques de la médecine sont citées par le libertin vénitien, bien entendu sans ordre particulier ; dans de nombreux épisodes de sa vie prodigieuse, il a été mêlé, pour lui-même ou pour les autres, à la maladie, et s'y est toujours beaucoup intéressé.

A tel point qu'on peut même se demander s'il n'a pas été finalement une sorte de médecin manqué : plusieurs épisodes des *Mémoires* nous en donnent la nette impression.

Et tout d'abord, il aurait voulu être médecin : il a même failli l'être, mais nous aurions mauvaise grâce de le regretter, car il aurait eu quelque difficulté à faire à travers l'Europe les incessants voyages, inspirateurs d'aventures, qui l'ont fait connaître à la postérité.

A l'âge de seize ans, alors qu'il étudiait le droit à Padoue, sa famille refusa qu'il s'oriente vers la médecine :

« Ma vocation était celle d'étudier la médecine pour en exercer le métier pour lequel je me sentais un grand penchant, mais on ne m'écoula pas ; on voulut que je m'appliquasse à l'étude des lois pour lesquelles je me sentais une aversion invincible ». C'est donc un évident regret qu'exprime Casanova, ajoutant que, s'il avait exercé, il se serait plutôt dirigé vers une médecine « parallèle » où il aurait laissé libre cours à ses dons de sorcellerie : « Si on y avait bien pensé, on m'aurait contenté en me laissant devenir médecin, où le charlatanisme fait encore plus d'effet que dans le métier d'avocat » (I, 3).

* Communication présentée à la séance du 28 juin 1986 de la Société française d'histoire de la médecine.

** Route des Condamines, 69390 Charly.

C'est là peut-être l'explication de ses réflexions souvent désabusées sur la médecine dont il n'apprécie pas souvent les bienfaits :

« Il se peut que ce soit pour cette raison que je n'ai jamais voulu ni me servir d'avocats quand il m'est arrivé d'avoir des prétentions légales au Barreau, ni appeler des médecins quand j'ai eu des maladies » (I, 3).

Ailleurs, il n'hésite pas à déclarer : « Je n'ai jamais eu d'autre médecin que moi-même », probablement parce qu'il était conscient à la fois de la valeur de ses connaissances, et de la médiocrité de celles des médecins de l'époque (I, préface).

Et l'on retrouve très souvent dans les *Mémoires* cette acrimonie incontrôlée, rapportant l'opinion du vénicien De Malipiero qui disait que « la médecine entre les mains de l'imprudent est un poison » (I, 6) ou regrettant que les médecins aient envahi son siècle, devenant même « plus nombreux que les malades » (X, 10).

Plus graves encore, ses accusations fréquentes contre les médecins qui sont incapables de soulager le genre humain : « Ceux qui meurent tués par les médecins sont beaucoup plus nombreux que ceux qui guérissent. » (I, 3), ou contre les apothicaires : « Les remèdes aux plus grandes maladies ne se trouvent pas toujours dans la pharmacie ; tous les jours quelque phénomène nous démontre notre ignorance... » (I, 1).

Et finalement, plus que la médecine, c'est la nature, la bonne nature qui peut accomplir des miracles : « L'événement a souvent donné des démentis aux plus savants physiciens, en dépit de leurs prétendues expériences. La nature est plus savante qu'eux ; gardons-nous de la défier... » (VII, 1). C'est ce qu'il exprime aussi à Laure, qui lui narre la grande misère de sa compagne la religieuse CC, dans les suites fâcheuses d'un avortement : « Si elle ne meurt pas de langueur jusqu'à demain, je suis sûr de sa vie, et son médecin aura été la nature... » (IV, 1).

Au cours de ses équipées dans les grandes villes de l'Europe, lancé à corps perdu dans ce « grand tour » mis à la mode au XVIII^e siècle par la jeunesse anglaise, Casanova va tenter à maintes reprises de se rapprocher des maîtres de la médecine, pour glaner quelques bribes de leur enseignement, tout en faisant miroiter à leurs yeux ses connaissances dans leur spécialité. A peine arrivé à Montpellier, il s'arrange à connaître des « professeurs », probablement de médecine, et il se fait conduire « chez un qui jouissait d'une renommée »... (XI, 5).

Pendant les huit jours qu'il passe à Sienne, il ne tarde pas, grâce à ses amies, à entrer en relation avec « tous les professeurs », et en particulier « l'anatomiste Tabarini qui lui fait présent de son ouvrage » (XII, 9), très certainement ses *Observations anatomiques* en latin, publiées à Lucques en 1753.

Au cours de ses multiples voyages, il va parfois consulter les grands médecins, comme le docteur Herrenschovandt, à Morat, pour obtenir des

renseignements sur le ver solitaire, demandés par Madame d'Urfe (VI, 8) ; très souvent aussi, il les rencontre de façon fortuite, comme Théodore Tronchin, collaborateur de l'*Encyclopédie* de Diderot, dont il fait la connaissance au domicile de Voltaire, en 1760 ; il est impressionné par l'individu « grand, bien fait, beau de figure, poli, éloquent sans être parleur, savant physicien, homme d'esprit, médecin, écolier chéri de Boherave », mais également par ses expériences médicales et ses idées thérapeutiques : « Sa médecine ne consistait principalement que dans le régime ; mais, pour l'ordonner, il avait besoin d'être grand philosophe » (VI, 10).

A Bâle, la même année, il décide de « connaître le célèbre Haller » qui l'impressionne beaucoup, non par son aspect extérieur « gros homme de six pieds, doué d'une belle physionomie », mais par son immense notoriété, car « grand physiologiste, médecin, anatomiste, comme Morgagni qu'il appelait son maître, il avait fait des nouvelles découvertes dans le microcosme » (VI, 9). Et surtout, il est enchanté d'entendre sans cesse vanter les mérites « de Boherave, dont il avait été l'écolier favori », le considérant « après Hippocrate, comme le plus grand de tous les médecins, et le plus grand chimiste du premier, et de tous ceux qui avaient existé après lui » (VI, 9).

Car le véritable maître à penser de Casanova, c'est bien le médecin de Leyde, « le grand Boerhaave » (X, 7), qu'il cite à cinq reprises, et dont il avait lu les œuvres à Paris, chez Madame d'Urfe (V, 9). Et ce qui l'impressionne en lui, ce n'est probablement pas tant sa renommée de clinicien, que ses talents éblouissants de transmutation du cuivre en or, comme l'avait affirmé une ancienne amie du maître au séducteur éberlué (VI, 8).

Avec de pareils modèles, on conçoit que les connaissances médicales du « chevalier de Seingaldt » soient des plus polymorphes.

En anatomiste, il s'intéresse surtout, on s'en doute, aux attributs du corps féminin, insistant longuement sur les traits du visage, la forme des seins, l'aspect des organes génitaux. Mais il ne méconnaît pas les extrémités des membres, comme les pieds, pensant préférable que ceux d'une femme grande soient de petite taille, ce qu'apprécient « les Chinois, les Espagnols, et tous les connaisseurs » (I, 4) ; ou comme les mains, ainsi que le prouve cette observation judicieuse faite à Madrid chez le peintre Mengs, qui commettait l'erreur de représenter sur ses modèles l'annulaire plus court que l'index (XI, 2).

Mais la farce de carabin qui consista à déterrer un cadavre dans la campagne vénitienne, est bien également d'un anatomiste, à l'image des précurseurs qui n'avaient que ce moyen pour disséquer : Casanova, armé d'un « couteau de chasse » eut l'habileté de désarticuler l'épaule pour s'emparer du « bras du défunt », et le camoufler sous les draps d'un Grec qui fut tellement choqué qu'il en resta définitivement aphasique (II, 10).

On apprécie d'autres connaissances médicales dans l'attrait de Casanova pour la physionomie, à propos de Crebillon l'aîné, qui « avait le caractère

de celle du lion, ou du chat, ce qui est la même chose » (III,8). Il s'agit là d'un attrait particulier pour la physiognomonie, mise à la mode par Lavater, dont il avait dû consulter l'ouvrage, édité à Leipsig en 1775. Mais il connaissait peut-être l'ouvrage plus ancien de Jean-Baptiste Porta qui avait dévoilé la valeur des signes ou « seings » du visage, et dont l'édition italienne parut à Venise en 1652.

En face d'Esther, d'Amsterdam, porteuse d'une naevus au menton, Casanova déclara, au risque de porter atteinte à la pudeur de la jeune fille, qu'elle possédait « un signe parfaitement égal à celui qu'elle avait sur le menton dans un endroit qu'honnête comme elle l'était, elle n'avait pu laisser voir à personne, et qu'il se pouvait même qu'elle ignorât elle-même qu'elle l'avait » (VI, 1).

Il l'étonna encore plus en affirmant avec certitude que « sa gouvernante, qui avait une grosse mouche sur la joue droite, devait en avoir une pareille sur la fesse gauche », déclarant que ce phénomène était bien connu « par tous ceux qui savent d'anatomie, de physiologie, et même d'astrologie » (VI, 2).

Casanova est documenté en physiologie, très au courant du fonctionnement de la nature féminine qu'il connaît si bien ; dans d'autres domaines, il fait également part de ses idées, par exemple à propos des larmes dont il a pu apprécier avec Lucrèce la saveur : « *les anciens physiciens ont raison : elles sont douces, je peux le jurer ; les modernes ne sont que des bavards* » (I, 9).

Ses connaissances les plus précises ont trait à la « nature animale » qu'à la suite des « chimistes » il expose en détail, et dont il décrit « les trois véritables besoins » : la nécessité de « se nourrir » (à l'origine de l'appétit), celle de procréer pour « conserver sa propre espèce par la génération », et en dernier lieu « son penchant invincible à détruire son ennemi », goût immo-déré pour la lutte, les combats, et les destructions dont nous voyons de nos jours les désastreux effets (IV, 2).

Le talent de notre libertin s'étend même jusqu'à la thérapeutique dont il cherche parfois des effets aphrodisiaques, grâce « l'huile de Luques et au vinaigre des quatre voleurs » (IV, 4) ou encore en faisant réaliser par un juif une sorte de philtre amoureux, avec les cheveux de sa bien-aimée, à Corfou (Madame F), et « des essences d'ambre, d'angélique, de vanille, d'alkermes et de styrax », mélangées dans des dragées (II, 5).

Dans d'autres chapitres, il est question de sternutatoires qu'il utilise parfois de façon malhonnête, comme l'euphorbe (VIII, 7) pouvant entraîner des hémorragies nasales, ou comme l'errhins destiné à ranimer la religieuse MM à Aix-en-Savoie (VI, 11).

Notre héros va même beaucoup plus loin dans la thérapeutique, en traitant lui-même, à Paris, l'affection cutanée dont était atteinte la duchesse de Chartres, pourtant très jolie : « *Un défaut essentiel qui l'ennuyait, et qui fai-*

sait du tort à sa belle figure, était des boutons qu'on croyait procédés du foie, et qui venaient d'un vice dans le sang, qui fut enfin la cause de sa mort, qu'elle brava jusqu'au dernier moment de sa vie » (III, 11). Cette consultation dermatologique serait trop longue à narrer : disons seulement que Casanova soigna l'intéressée en lui recommandant des purgations quotidiennes, en lui défendant « toutes les pommades » et « en lui ordonnant seulement de se laver, avant que de se coucher, et le matin, avec de l'eau de plantain » (III, 11) dont le pouvoir astringent était bien connu.

Sans aucun scrupule, il se considéra en la circonstance comme un véritable médecin : « J'étais assez physicien pour savoir qu'une guérison forcée d'une maladie cutanée par des topiques aurait pu tuer la princesse » (III, 11).

Autre consultation médicale qui fut suivie de succès : celle qu'il fit auprès de Madame du Rumain qui était aphone ; grâce à un oracle (avec « culte du soleil » et un « bon régime de vie », sans toutefois renoncer aux « fumigations », Casanova la persuada qu'il lui « remettrait les glottes dans leur état primitif » (IX, 6).

Mais il sut également se soigner lui-même, résistant à l'assaut d'un chirurgien qui voulait le saigner pour une forte indigestion, après un pique-nique à Schönbrunn (III, 12). Plus sérieusement encore, après un duel à Varsovie avec Braniski, qui lui avait causé une mauvaise blessure à la main gauche, il osa lutter contre « les chirurgiens » qui voulaient l'amputer, pour une prétendue gangrène ; d'où ce savoureux dialogue entre l'opérateur et Casanova :

« — La gangrène y est, et demain elle montera au bras, et il faudra alors couper le bras.

« — A la bonne heure, vous me couperez le bras, mais en attendant, pour autant que je me connais en gangrène, je n'en ai pas vu chez moi » (X, 8).

Il eut raison de tenir bon contre l'opinion médicale : la plaie évolua favorablement, comme notre apprenti médecin l'avait pensé, après avoir vu au niveau de la blessure « les bords vermeils, et de la matière » (X, 8). Par la suite, Casanova dut garder pendant longtemps son bras en écharpe, et n'en retrouva l'usage que 18 mois après ; mais il avait passé très près d'une mutilation définitive...

A Paris, pour traiter la Tour d'Auvergne, immobilisé par une méchante sciatique, il dut avoir recours aux subterfuges du talisman de Salomon, en dessinant sur la cuisse de l'infortuné malade une « étoile à cinq pointes », à l'aide d'un mélange ésotérique de « nitre, de fleur de soufre et de mercure » (V, 5).

Dans un dernier domaine, celui de la gynécologie, on se rapproche de la sexualité, avec la thérapeutique très particulière qu'il utilisa à Paris sur Miss X.C.V. (Justinienne) qui était enceinte, mais pas des œuvres de Casanova. Pour avoir avec elle des rapports sexuels, alors qu'elle s'y refusait, il lui fit croire qu'il connaissait un abortif dont il avait trouvé l'usage en lisant Paracelse, puis Boerhaave. Ce produit miraculeux, baptisé « l'aroph », était

un onguent, fabriqué avec divers ingrédients, qui devait être appliqué au fond du vagin de préférence « amalgamé avec du sperme », et l'on comprendra facilement de quelle façon il parvint à introduire le prétendu abortif au fond même de l'objet de ses désirs, après plusieurs « combats » qui furent inefficaces, laissant même penser à la jeune femme qu'elle pourrait plutôt « engendrer dans son organe une superfétation » (V, 9).

En pareil sujet, c'est-à-dire en avortement, Casanova avait d'ailleurs une telle expérience qu'il pouvait se permettre de déclarer : « Il n'y a point de physicien qui connaisse cette matière mieux que moi, et il n'y a point d'homme à Paris qui vous aime plus que moi, et qui me surpasse dans l'empressement que j'ai de vous être utile » (V, 8).

Pourtant, malgré cette thérapeutique originale, la grossesse évolua jusqu'à son terme et Miss XCV accoucha normalement d'un « beau poupon » qu'elle envoya « là où on en aurait suffisamment soin » (V, 11).

A Genève, en 1760, Casanova inventa de prétendus anti-conceptionnels avec « trois belles » car il ne voulait pas « s'envelopper » dans la « peau morte » d'un préservatif ; il fabriqua trois balles d'or de deux onces chacune qu'il suffisait de placer « dans le fond du cabinet de l'amour pendant le combat » (VI, 10). Mais cette mystification ne tarda pas à être dévoilée par les intéressées.

La partie la plus délicate de l'art médical concerne le pronostic, pour lequel notre libertin excelle également. Appelé à donner son avis sur la maladie de peau que Madame De la Saône était venue faire traiter à Berne, après l'échec de toutes les thérapeutiques parisiennes, Casanova estima à juste titre qu'elle ne guérirait jamais, alors qu'un « fameux docteur » s'était engagé à obtenir un effet bénéfique (VI, 8).

S'il s'agit de juger de l'évolution d'une plaie, il sait également apprécier la valeur incontestable de la suppuration, qui, selon les idées de l'époque, est le garant de la cicatrisation : examinant la blessure du ravisseur de Mlle Desarmoises, réfugié dans une auberge de Chambéry, il affirme de façon péremptoire : « La blessure n'est pas dangereuse, elle est en suppuration » (VII, 13).

On peut même ajouter que l'entrée en force de Casanova dans la vie vénitienne, qui lui permit de devenir le protégé de M. de Bragatin, vint justement de ses goûts pour la médecine, et de la valeur spontanée d'un pronostic contraire à celui des médecins, envisageant en face d'un ictus une thérapeutique originale basée surtout sur le repos et le régime : « la nature ferait tout le reste dans la belle saison » (II, 7).

Grâce à ses talents de médecin improvisé, il fut officiellement adopté par ce personnage important, frère unique du Procureur, qui le recueillit chez lui, le fit vivre avec beaucoup d'aisance, et veilla sur ses besoins pécuniaires pendant de longues années. A la suite de cet événement, il crut qu'il était « devenu le médecin d'un des plus illustres membres du Sénat de Venise » (II, 7).

Un dernier point, toujours difficile à résoudre, préoccupe également notre héros : la vérité devant la maladie. Un médecin de Manheim, le Dr Algardi affirmait que « le devoir d'un sage médecin est de ne jamais désespérer son malade, car le désespoir ne peut qu'accélérer sa mort ». Casanova ne fut pas de son avis, pensant au contraire que « l'assommante nouvelle » ne risquait pas d'abrégé la vie du malheureux et déclarant tout de go au médecin qu'il faisait un « mauvais métier » (X, 10).

Tout au long de sa vie, il est donc vrai que Casanova, à côté du personnage aux multiples facettes dont il a interprété le rôle, s'est souvent donné une allure médicale, à la fois par ses connaissances et son attrait pour cet art encore mystérieux qui lui semblait receler d'inestimables trésors. Il se fit souvent prendre au jeu et, sans faconde, nous dévoila les motivations de son attirance.

Aussi lorsqu'un acteur vénitien, Bassi, lui demanda un jour quel était son métier, c'est presque sans réfléchir qu'il usa d'une supercherie inutile : « Le caprice me fit lui répondre que j'étais médecin » (VIII, 2).

